

## Le troupeau qui sonnait faux

9067 caractères

Appuyé sur son bâton, Alphonse observait son troupeau qui broutait les plantes salées de la baie. Youki, son chien, courait en tous sens, alternant entre sa besogne et le regard de son maître dans lequel il se noyait, comme se noyait le ciel gris dans la baie. De l'eau, une végétation rase et du sable où vivaient des échassiers, des phoques, des mouettes... et des moutons. Alphonse n'aurait su dire depuis combien de générations les siens avaient regardé les bêtes avancer ainsi, puis refluer à mesure que le flot ramenait la mer. Un troupeau, c'est un orchestre à lui tout seul, avec sa symphonie de cloches, les cris du berger, le bruit du vent et les jappements de Youki. Ce jour-là, le troupeau sonnait faux.

Alors que les nuages prenaient feu, il passait la digue et rentrait à la ferme tandis que, dans son dos, le train crachait les dernières bouffées du jour. Une fois la traite achevée, Alphonse et Jeanne, sa femme, regagnèrent leur logis. Fatigué, le berger s'assit sur son fauteuil devant la table de chêne, son unique luxe, un luxe qui lui venait de son père.

— Il y a un problème avec le troupeau, Jeanne.

— Tu l'as déjà dit le mois passé, et le mois d'avant. On a regardé ensemble, tu as bien vu que tout va bien.

Youki soupira près du poêle, ses pattes bougèrent et son corps trembla tandis qu'il courait dans une baie de rêve.

— Je ne saurais pas te dire quoi, mais je suis sûr qu'il y a quelque chose.

Jeanne servit la soupe, le fromage de brebis et le pain, puis ils dînèrent au son de la comtoise. D'ici dix minutes, elle sonnerait neuf heures et, dans vingt, ils se blottiraient dans le lit.

Jeanne ne lui avait pas donné d'enfants et le temps d'en avoir était passé pour eux. Ses moutons étaient sa seule famille, qu'il mangeait de temps à autre à la manière d'un ogre. Il les aimait, remarquez, il les aimait comme on aime des moutons.

— Demain, j'irai à la gendarmerie.

— Pour leur dire quoi ?

— Je ne sais pas, peut-être qu'il y a d'autres problèmes à la ville. Je dirai qu'il y a un problème avec le troupeau. Je suis sûr qu'il en manque.

— Comment le saurais-tu, Alphonse ? Tu n'as jamais su compter.

— J'irai voir le maître d'école, il pourrait venir le faire.

Jeanne souffla.

— Et tu crois qu'il se déplacerait pour ça ? C'est quelqu'un d'important, le maître.

La comtoise sonna. Alphonse se débarbouilla le visage et se coucha. Le troupeau sonnait faux.

\*

Une fois les bêtes en pâture, Alphonse posa le baquet au milieu de la cuisine et y versa l'eau qu'il avait mise à chauffer sur le poêle. Un seau de lait dans chaque main, Jeanne entra alors qu'il se déshabillait.

— Pourquoi tu te laves ? on n'est pas dimanche.

— Je vais à la gendarmerie.

Jeanne souffla. Elle avait épousé Alphonse il y a bien longtemps et il n'avait jamais été ainsi, buté, irrationnel. Quelque chose clochait chez lui, depuis quelques mois. Pour peu, elle penserait qu'il allait voir une poule en ville, ou qu'il filait au café pour boire du vin avec les autres bergers, comme le dimanche après la messe, quand elle rentrait seule à la ferme pour préparer le repas. Mais ce n'était pas son genre. Ce n'était pas un mauvais mari, l'Alphonse. Il n'était pas causant, c'est vrai, et il était aussi rude au lit qu'à la tâche, mais elle faisait avec. Un gars de Noyelles...

Alors qu'elle repassait dans la cuisine avec des fromages frais, il enfilait sa veste du dimanche et mettait son chapeau en feutre. Lorsqu'elle revint pour lui parler, il était parti.

\*

Alphonse flatta Youki et partit sur le chemin, pas celui qui menait à la digue, celui qui passait entre les bas champs pour rejoindre le canal. Il n'allait pas souvent à la ville, seulement pour des rendez-vous chez le médecin ou pour vendre la laine. Pour la viande, c'est le boucher qui venait avec son camion pour choisir des bêtes sur pied. Ce n'était pas que c'était si loin, Saint Valery, une petite heure de marche, mais c'était trop grand pour lui.

À mesure qu'il avançait, les hérons les plus proches s'envolaient et les Henson le regardaient passer, distraitemment, avant de poursuivre leur repas. Il en avait eu un, jadis. Il avait fini par mourir. Ça ne vit pas si longtemps que ça, un cheval, alors il avait acheté un

âne. Celui-là avait toutes les chances de l’emmener au cimetière. Une fois sur le bord du canal, il prit la direction de la ville, saluant du chapeau les mariniers qui remontaient le courant. Ils n’avaient plus de chevaux non plus, depuis qu’on avait installé des moteurs dans les péniches. Alphonse se sentait dépassé par le progrès. Le voisin avait fait brancher l’électricité et n’avait qu’à appuyer sur un bouton pour que la lumière s’allume. La semaine passée, le maire avait dit qu’on aurait bientôt un robinet dans chaque cuisine du village. Il avait bien assez du puits en face de la ferme, et de son âne. Tout allait trop vite.

À ruminer comme ça, le chemin lui parut plus court et il se surprit à longer les chantiers navals. Il n’aurait pas aimé travailler le bois, Alphonse. Son truc, c’était les moutons, le sel et le vent. Il traversa par le pont de chemin de fer et marcha le long du port où les bateaux de pêche gisaient sur la vase.

Ils ne vivaient pas longtemps, les marins. Ils partaient à marée haute pour revenir à la suivante, puis un jour ils ne rentraient pas. C’était comme ça. Une fois par semaine, la poissonnière s’installait sur la place de l’écluse. Jeanne ne manquait jamais de lui acheter quelque chose en prévision du vendredi, c’est tout ce qu’il en savait de ce métier, sinon que c’était dangereux.

Alphonse s’arrêta un long moment pour regarder la baie. C’était drôle, de voir depuis le quai le lieu où il passait tout son temps. D’habitude, il était les pieds dans le sable et contemplait la ville de l’autre côté du chenal, comme si une mer entière l’en séparait.

Il allongea le pas, contourna le tribunal de commerce et s’engagea sur le quai du Romerel jusqu’à l’imposante gendarmerie en briques. On en trouvait peu, des maisons comme ça : celles des notables, celles de la nation. Les habitations des petites gens étaient en torchis et la sienne ne faisait pas exception, il n’en était que plus impressionné en franchissant le seuil.

Le gendarme qui le reçut l’écoula sans passion, emplit un document d’une graphie régulière et le fit signer. Mais Alphonse n’avait jamais rien signé, hormis le registre des mariages et les papiers chez le notaire, au moment d’hériter de ses parents. Il gribouilla ses initiales avec la peine de qui n’écrit plus depuis l’enfance, et partit sans rien de plus. Qu’en avait-il à faire, ce jeune brigadier à moustache, d’un troupeau qui sonnait faux ?

Il se hâta de rentrer chez lui et, en sueur, il déposa sa chemise froissée sur le lit.

— Alors, ils ont dit quoi, les gendarmes ?

— Rien. Ils ne s’y connaissent pas en troupeaux.

Jeanne sentit sa détresse et le prit par l'épaule. Elle non plus, n'avait jamais su y faire avec lui, et ne câlinait que les agneaux et les chatons les moins sauvages parmi ceux qui animaient la ferme.

— Demain, je viendrai avec toi dans la baie.

\*

Alphonse aimait bien quand elle venait. Il aimait la solitude aussi, mais ce n'était pas pareil. Côte à côte, ils avançaient au rythme d'un mouton qui broute. Ils ne parlaient pas, dans ces moments-là. Depuis qu'ils vivaient ensemble, ils s'étaient tout dit, d'autant plus qu'il n'y avait pas grand-chose à dire. De temps à autre, Alphonse sifflait Youki qui rassemblait les bêtes. Si un chien est bavard des yeux, le regard d'un mouton ressemblait au vide. C'est sans doute pour ça qu'on les mange sans réfléchir.

Midi sonné, ils s'assirent sur un banc de sable pour déjeuner. Elle cuisinait bien, Jeanne. Cela faisait tellement longtemps qu'il ne lui avait dit qu'il n'osait plus, de peur d'avoir l'air idiot. Devant eux, la façade arrière de la gendarmerie, plus simple que celle sur la rue, formait comme un bloc. Ils n'y connaissaient rien en troupeaux, là-bas, en troupeaux qui sonnent faux.

Bien avant la marée montante, ils passèrent la digue. Elle serait forte et la lune serait pleine. À force de vivre, il sentait les éléments, la terre, les astres et la mer, le vent lui parlait et lui avait dit de rentrer. Le troupeau à l'abri, il se coucha avec Jeanne dans le lit humide.

Au beau milieu de la nuit, elle se leva pour se rendre au cabinet d'aisances, depuis toujours dans une resserre de l'autre côté de la cour. C'était un simple coffre en bois avec un couvercle et une caisse au-dessous. Une fois dehors, Jeanne se frotta les yeux pour se réveiller et avança d'un pas hésitant. Au moment où elle contournait le fumier, elle frissonna, se redressa pour observer la pleine Lune, ronde et brillante comme une pièce d'argent, puis elle se caressa les bras d'où sortait peu à peu une épaisse toison noire. Brusquement, elle mit à quatre pattes et se mit à grogner, puis elle se cabra et hurla, le museau pointé vers l'astre de la nuit. Affamée, elle retroussa ses babines sur des crocs étincelants et, tandis qu'Alphonse recomptait les moutons dans ses rêves, se dirigea vers la bergerie.